

Thierry NOIRET

*Aujourd'hui
autant que demain*

Florilège

Introduction

Qu'est-ce qu'une anthologie ? Sinon un parcours, un tour dans le jardin pour constater l'étendue du domaine et la diversité des essences ? Ici rien de cela mais quelques textes de différentes factures, juste une fragrance fugace ou plus prosaïquement quelques extraits pour donner envie de lire plus loin...

thierry-noiret.com



Aujourd'hui, c'est déjà la nuit

Ce vingtième siècle a connu une fin quelque peu effrénée, millénaristes et donneurs de leçon se sont partagé l'antenne et le capital, les biens. La vie cependant a continué. Nous trouvons ici quelques contes ou fables philosophiques inspirés par ces années débridées dont la morale restera finalement propriété totale du lecteur.

[amazon.com/dp/2982045702](https://www.amazon.com/dp/2982045702)

Leçon d'Histoire

- Seules les sociétés hautement civilisées ont connu une période de décadence.
- Pardon, dis-je, encore perdu dans mes pensées...
- L'Égypte pharaonique, Athènes et non Sparte, Rome, l'empire ottoman, la dynastie Qing etc.
- D'où vous vient cette idée ?
- Les civilisations sont mortelles, répondit-il... Sommes-nous, nous aussi, à la veille de connaître notre décadence ?

Un long silence s'installa et je dus me retenir de railler mon compagnon. Le rôle de Pythie lui convenait mal. La neige dehors tombait en tempête et nous avons décidé de nous mettre à l'abri du climat autant que du vacarme postmoderne sous les auspices de nos lectures en souffrance.

- Cela supposerait que notre société soit « civilisée », ironisai-je. Plus sérieusement, pourquoi subitement vous complaisez- vous dans le rôle de prophète, ajoutai-je. Vos révélations ne sont guère originales et encore moins plaisantes...
- Voyez-vous, le siècle à venir pourrait bien lui aussi être tout sauf plaisant... criblé de révoltes, de dictatures, d'invasions...
- Ou tout le contraire, l'évolution d'une société pacifique et de progrès.
- Absolument pas ! C'est de la pure logique, il n'y a rien de prophétique dans ce que je pressens. Cette société de progrès fabrique un grand nombre de laissés-pour-compte. Vers quoi se tourneront-ils lorsque sera venu le moment d'éveiller leur corps social endolori ?
- Vous voyez cela d'un œil probabiliste ! Une roue qui tourne ! Mais l'histoire contrairement à la musique jamais ne se répète. Voyez notre temps, comme il s'achemine vers la paix, l'unification, la chute des murs, la naissance de nouvelles confédérations, d'empires pacifiques et commerciaux... Charlemagne, Charles Quint, Europe unie.
- Commerciaux, dites-vous ? Tout ce commerce n'est-il pas prélude à la sauvagerie et la ruine. Les terreurs de l'an Deux Mille s'appelleront-elles misère et exploitation !
- Nous y voilà, superstitions et répétitions. Je ne vous savais pas aussi obsessionnel !

- Moi si ! Mais voulez-vous savoir comment cela se passera ?
- Admettons !, fis-je.
- Les guerres ont toujours succédé aux guerres. Les petites aux grandes...
- Hélas, oui !
- À force de désirer la paix, avons-nous laissé assez de place aux particularismes ? Peut-être aurions-nous dû laisser les conflits mieux s'exprimer.
- Comment cela ?, n'avez-vous pas milité vous-même, lors du dernier conflit au Moyen Orient, dans le clan des pacifistes ?
- Oui, et je le ferais à nouveau, luttant contre la barbarie, d'où qu'elle nous vienne, des quatre points cardinaux ou des fondements mêmes de notre civilisation !
- Alors, que me chantez-vous ?
- Vous ne me comprenez point, la lutte est le poumon de l'humanité. La lutte et le particularisme. Les périodes de paix n'existent pas véritablement : entre les conflits armés, que voyons-nous ? La guerre froide, la mainmise des grands empires sur des populations affamées, ivres de promesses et de revendications. Les empires d'hier et d'aujourd'hui s'appellent USA, CEE, NATO, COMECON, Non alignés, URSS, Chine, ACP etc. Mais ces compromis mal contenus vont également craquer. Parce que les citoyens, d'où qu'ils soient, en ont assez de la paix, la soumission et la bassesse. Le destin des peuples est au-delà de la paix.
- Vous m'effrayez, non pas par vos révélations plutôt oiseuses, mais par cette lutte pour l'individualisme que vous prônez.
- Non pas. L'individualisme n'est que le cordon entre les deux tendances humaines : la guerre et la paix. La paix : la soumission, l'esclavage symbolique ou réel, l'échange, le commerce, l'aplanissement de toute signification, toute transcendance. La guerre, la lutte, la signification et la volonté, l'intransigeance et le fanatisme. Voyez-vous les peuples vont bientôt, une fois de plus, préférer le fanatisme à l'esclavage. Regardez vous-mêmes, après quarante ans de règne, une certaine paix et une certaine géographie ont disparu. Les frontières bougent, se défont, se refont, l'éclatement est imminent et d'abord en Europe de l'Est, puis ce sera l'Asie et l'Afrique. Le Nouveau continent est trop vieillot pour l'instant mais son heure viendra. Les pouvoirs centraux sont faibles : c'est au commerce, à l'argent de nous dicter notre conduite, nul ne pourra faire face aux révolutions ou aux invasions qui se préparent. Et nous imploserons de nous-mêmes, chacun se réfugiant auprès du plus fort. Une autre ère féodale en quelque sorte.
- Ces invasions ? Qui cela peut-il être ?
- Peu importe, l'Afrique subsaharienne, les pays Arabes, l'Asie ?, tous ensemble ? ce qui importe ce ne sont pas les envahisseurs mais les vaincus. C'est sur eux finalement que nous bâtissons de nouvelles sociétés. Les vainqueurs ne sont qu'un jouet dans les doigts de la Providence, ou, si vous préférez, de la Probabilité. Non, je ne crois pas que nous soyons encore envahis de cette façon. Notre Âge sera Moyen comme lors de l'an Mille. Mais c'est surtout de nous-mêmes que nous devons craindre l'invasion. Notre fanatisme et notre religiosité. L'avez-vous remarqué, il existe deux sentiments religieux : la ferveur de la piété nouvelle, naïve et jouissante. Puis l'inquisition des pouvoirs religieux menacés. Les sociétés décadentes ont toujours connu l'inquisition, l'âge baroque de leur foi mêlé de relents d'agnosticisme.
- Je vous arrête, avons-nous jamais autant de « pratiquants » de l'athéisme dans l'histoire de l'Humanité ? Jusqu'à cette heure, les dieux se sont toujours taillé la part belle. Nous sommes la première société en majorité mortelle.
- Ne croyez pas cela. Non ! Que pensez-vous de la piété romaine ? Rien de bien fervent. Plutôt une ritualisation de certains actes. Nous avons nous aussi nos rituels, regardez les chars et les pompes qui transportent notre argent. Regardez les gens se ruer chez nos psychanalystes et les touristes dans les nouveaux centres de sport et de loisir, les restaurants et les musées. Tout cela n'est-il pas rituel ? Ne sommes-nous pas bien plus mystiques que vous ne le prétendez ? Quant à eux, les Romains ne croyaient plus en grand-chose depuis bien longtemps quand sont apparus les chrétiens. C'est de cela d'ailleurs qu'ils ont eu peur, de là leurs

persécutions. Car l'inquisition poursuit de préférence les plus fidèles, ceux qui pratiquent avec plus de ferveur. Voyez comment les Cathares ont été exterminés. Les inquisiteurs n'ont que faire des agnostiques, athées et indifférents à leur foi. Ceux-là les servent plutôt tandis qu'ils torturaient allègrement, avec une jouissance d'autant accrue même, ceux qui proféraient avec plus de piété leur foi nouvelle. Non !, la décadence a résolument un avant-goût de persécution, une odeur de cendres et de croisade. Croyez-moi l'Occident bientôt ne sera qu'un vaste champ de bataille. Les institutions centrales ventripotentes seront trop faibles face à l'avènement de la peur, de l'esclavage et de la destruction. Les marchands de canons auront fait faillite ou se seront reconvertis en pourvoyeurs de frondes. La richesse même ne vaudra plus la peine de se baisser.

- Vous vous emportez cher ami, si je doutais un seul instant de son inexistence, je vous soupçonnerais bien d'être la réincarnation du Malin.

- Je vous effraie donc ! Vous aurais-je convaincu ? Les civilisations ne sont pas immortelles, elles s'effondrent à peine ont-elles atteint leur apogée.

- Vous ne m'avez pas du tout convaincu, cher ami, point du tout, sachez-le bien. À mon avis les cycles historiques ont acquis une telle accélération, à l'instar de la science, que ceux-ci n'ont plus le temps nécessaire à leur réalisation : les temps nouveaux obéissent à de tout autres lois, une autre mécanique si vous voulez.

- Croyez-vous vraiment que la cyclicité de notre histoire s'est estompée ? La recrudescence du sentiment religieux dans le monde musulman ainsi que dans tout le continent américain, les guerres « saintes », la superstition, leur soumission au commerce mondial, ne sont-ce pas là les signes certains du déclin du monde ? Je reste farouchement convaincu qu'il ne s'agit que d'un recommencement. Mais les sociétés mettent plus longtemps à mourir qu'à se développer, c'est pourquoi nous voilà peut-être à l'aise pour une décennie. L'an Deux Mille est une image, bien sûr ! Mais cette terreur-là est présente dans l'esprit de chacun de nos contemporains, tous craignent l'avènement d'un nouveau millénaire. Voyez comme ils sont fous de projets et pressés de les mener à bien avant l'échéance. Ne leur dites pas ceci est prévu pour 2042, ils feindront de trouver cela trop lointain ou trop hâtif. Mais croyez-moi, en vérité, ils ont peur. Non pas la peur que l'on éprouve au volant d'une voiture que l'on ne contrôle plus ou même celle de traverser le soir des bas quartiers, mais plutôt l'épouvante de ce que l'on sait pertinemment absurde, la peur du loup, des sorcières ou de la fin des temps. Regardez comme les jeunes sont de plus en plus responsables, ils ont peur de vieillir avant d'avoir participé à l'effervescence du monde. Ils sont indisciplinés et capricieux comme de jeunes romains du troisième siècle. Ils savent qu'ils vont à la mort, mais ne veulent surtout pas en parler. Quand la jeunesse prend le pouvoir, c'est que l'âge moyen de la population va décroître – partant la mortalité aller croissant – et il ne peut en être qu'ainsi.

- Ridicule !, vous fantasmez !, l'âge moyen ne fait que croître et cela est dû à la suppression de nombreuses causes de mortalité. Cela ne peut désormais plus changer. Les progrès techniques ne peuvent reculer.

- Foutaises ! N'ont-ils pas reculé au Moyen Âge ou sous Louis le Quatorzième ? Les accélérations technologiques sont toujours fulgurantes, bien plus que l'élévation dans le ciel d'une de nos fusées mais, à l'instar des voyages interplanétaires, restent de courte durée. L'espérance de vie au Xème siècle était nettement inférieure à celle de l'Athénien moyen sous Périclès ce qui signifie que le taux de mortalité n'est aucunement croissant, il fluctue ainsi que la santé et la technologie au fil du temps et des sociétés. Nous sommes dans une ère basée sur la paix et l'échange, je te donne mon pétrole, tu me donnes ta technologie, je t'envoie de l'argent, tu me faxes ces documents. Je te donne l'exclusivité et tu me signes ces contrats. Qu'advient-il quand les peuples divisés ne sauront plus dialoguer ? L'ignorance. La naïveté. La guerre. La mort, le recul et toujours plus d'ignorance encore, nous mourrons jeunes alors.

- Nous n'avons jamais autant communiqué..., comment pourrait-il en être autrement ? Une vraie ruche de mille langues de feu et de mille témoignages de reconnaissance.

- Une vraie tour de Babel...

- Non, une progression bien contrôlée au contraire. La science ne nous écrase plus. Nous avons perdu cet orgueil de vouloir égaler Dieu. La technologie et le scientisme sont désormais au service de l'homme. Nos habitations sont plus basses, nos villes plus humaines et nos gratte-ciel se font plus rares, plus de Babel à l'horizon...

- Voyez-vous cela ! Vous rêvez. Les tours ne grimpent plus parce qu'elles craignent de grimper. Ou plus simplement parce que certains mouvements culturels, esthétiques ou écologistes ont mis un holà. Cela s'appelle l'angoisse. Ce n'est qu'un répit. Notre réseau d'information s'emballera. Babel s'effondrera, l'empire également.

- Votre pessimisme est désarmant !

- N'en croyez rien. Je ne fais qu'imaginer le futur d'un œil perspicace, de qui a su lire les leçons de l'histoire. Il est bien à nos portes le monde où la femme craindra pour son enfant, et l'enfant rejoindra l'ennemi simplement pour se révolter contre l'autorité parentale. Les hommes veulent la guerre parce que le monde est trop vaste et trop compliqué pour le porter à bout de bras même en s'entraïdant, en se donnant la main comme le croient encore certains sentimentaux ivres de mièvres chansons. Ce sont ces mêmes chansons qui provoqueront les futures croisades. Ce sont ces mêmes espoirs qui feront que le voisin n'aura plus de voisins mais des ennemis et que l'amant ne verra plus sa maîtresse dans la ville voisine parce que cette ville ne sera plus voisine mais rivale. Nous sommes à la fin d'un cycle. Un certain retour du religieux et une recrudescence des conflits régionaux nous le prouvent suffisamment. Que pensaient les gens quand, chaque soir, ils pouvaient craindre que la terre ne se déchire dans un conflit mondial, dévastateur et fatal ? Ils ne pouvaient espérer que des jours meilleurs et croire dans le jugement et la raison qui guide les pas de nos gouvernements. Maintenant ils n'ont plus de crainte à portée de main. Ils aiment alors à recréer les conflits autour d'eux et à revendiquer leur autonomie. Attendons et regardons !

II

Un peu fatigué par d'aussi fantasmagoriques propos, je quittai mon ami morose. Je craignais qu'il ne souffre d'un délire quelconque, d'une sombre mélancolie qui déteignît sur sa vision du monde. Nous étions à l'aube du continent européen uni. À l'Est, soufflait un vent nouveau : des plaines de l'Ukraine jusqu'à la Chine éternelle, les nations jetaient leurs vieux gouvernements aux poubelles de l'histoire et ouvraient leurs portes aux échanges commerciaux et culturels. L'Inde et l'Asie du Sud Est allaient accéder à une nouvelle puissance économique qui leur rendrait leur munificence d'antan. L'Afrique s'éveillait aussi comme d'un mauvais rêve teinté de colonisation et de vengeance. Je m'endormis donc ce soir-là avec un sourire plutôt ironique. Mon ami était fou. Il se croyait prophète, il n'était qu'aigri de n'avoir pas pris comme moi part à la politique du pays. Écrire. Il préférerait son traitement de texte et ses publications. « La parution d'un nouveau livre est plus enivrante que la venue d'un enfant. L'éditeur accepte le manuscrit, après corrections, palabres et changements inéluctables, le met sous presse. Enfin vient le moment où il paraît tel un nouveau-né; nous ne savons d'avance ni son sexe, ni son aspect, ni son caractère. Ressemblera-t-il à son père ou à son entourage ? Il faut attendre le public, que le livre grandisse, que la lecture le fasse croître, que les critiques le rendent plus policé, plus mûr... ou encore plus velléitaire. Il doit trouver sa voie, son rayonnement dans les librairies et son confort dans les bibliothèques. Il doit s'user entre toutes les mains, provoquer des passions et tomber éperdument amoureux de son public adulé. Tout cela ressemble bien plus à la vie. Étrangement plus que l'homme lui-même me confia-t-il un jour. Je suis en quelque sorte déjà enceint du prochain être alors que celui-ci n'a même pas appris à marcher. Peut-être vaudrait-il mieux espacer les naissances, éviter les conflits dans la fratrie. Mais peut-on s'empêcher de faire l'amour avec celle qu'on aime ? Non et la contraception n'existe pas dans le domaine de l'écriture ou de l'information. Pas encore... »

Mon ami était bel et bien un excentrique. Cependant au beau milieu de la nuit, des cris éclatèrent dans l'obscurité. Bris de vitres, bris de voitures, bris d'âmes aussi, le monde convulsé hurlait son indignation par la bouche d'une émeute. J'avais peur, je me dis, plutôt stupidement : « tiens !, c'est la fin du monde, il l'avait annoncée ! » puis me rendormis rassuré par cette pensée que prophétiser un tel événement le conjurait en quelque sorte. Cela était absurde, d'autant plus absurde que mon ami n'avait rien prévu de tel, un renouveau et non la fin devait sortir des entrailles de notre millénaire usé à la corde.

Au fond de moi-même, peut-être, restai-je persuadé qu'il ne s'agissait que d'une émeute comme il s'en produisit quelques-unes dans notre quartier. Revendications d'immigrés pour qui l'Occident ressemblait à un ghetto et la protection de la police à l'occupation d'une armée triomphante. Ces révoltes n'étaient pas rares mais elles n'affolaient que le bon peuple avide d'informations à sensations pour qui une allumette en gros plan ne pouvait être qu'un brûlot et une vitre brisée un attentat. Dormir redevint vite ma seule préoccupation.

À l'aube. Je m'éveillai avec le bruit du chaos en tête, émeutes, carrosseries défoncées, maisons éventrées et m'attendis au pire. La terre tournait elle encore ? La rue était déserte. Rien de vivant ne s'y pressait. Déserte, délabrée, cadavérique. La rue avait été abandonnée depuis des années semblait-il et je persistais à la contempler plutôt qu'à fuir. Rien ne pouvait encore y végéter, rien de vivant, d'animé ou de fragile. Le sillon du destin et des révolutions avait semblé-t-il tout écrasé, broyé et déchiqueté afin que le monde nouveau n'ait plus qu'à plonger de nouvelles racines dans un passé à nouveau fertile. Je restais ahuri devant tel spectacle.

- Monsieur, il ne faut pas rester là, rentrez et protégez-vous, entendis-je chuchoter, ils reviennent.

- Qui ça ?
- Les milices, tiens. Vous n'écoutez pas la radio ?
- Non pas, mais je vais l'allumer.
- Les chrétiens leur ont mis une sacrée pagaille dans leur guêpier.
- Pardon ?
- Je dis, ça faisait longtemps qu'il aurait fallu agir. Ils leur ont bien montré comment le vent tournait à ces immigrés clandestins et mécréants. Et le gouvernement n'a plus qu'à abdiquer. C'est ce qu'ils ont dit à la radio. Il paraît d'ailleurs que c'est la même chose partout à l'étranger. Des milices chrétiennes se sont constituées et ont fait feu de toute part, s'en prenant aux étrangers et aux militants pacifistes et écologistes. Vous verrez, comme ça va changer !

Une ère nouvelle, certes mais bien loin de ce pour quoi j'avais toujours milité... Pire encore : si le gouvernement tombait je perdais, par la même occasion, toutes mes illusions et mon poste de secrétaire d'État. Mon corps ne fit qu'un bond, je courus téléphoner au ministre X... Occupé évidemment. Sa femme peut-être ? Oui, elle en saurait plus.

On sonna alors à la porte et mon ami d'hier pénétra en coup de vent dans mon salon sans que je ne sois venu l'en inviter :

- Vous laissez la porte ouverte en ces temps troublés, rit-il de bon cœur. Je me retournai vers lui. Comment ? Comment avez-vous pu savoir, à moins que d'être le diable, vous ne pouviez pressentir de telles émeutes.
- La logique, celle de l'histoire, cher ami. Les régionalismes exacerbés, le sentiment de frustration aigu des délaissés par la mondialisation et l'esprit de revanche propre aux communautés religieuses.
- Mais ceci ne peut être qu'une alerte. La police et l'armée y vont mettre bon ordre...

- Trop tard, d'ailleurs l'armée a rejoint les révoltés, les redresseurs de tort, les inquisiteurs... la police aussi. Chez nos voisins ce n'est pas mieux. Les gouvernements allemands et autrichiens sont en crise depuis ce matin; les couronnes belges et anglaises n'ont eu que le choix entre abdiquer ou rejoindre les fronts chrétiens. Ce sera bien la première fois que catholiques et protestants s'uniront avec une même force pour un même combat qui soit pourtant fondamentalement religieux. Les temps sont révolus où les réformes et les schismes nous préservaient de telle folie. J'ai par ailleurs de bonnes nouvelles à vous annoncer, notre gouvernement est tombé; il y a un quart d'heure à peine, vous êtes donc demandeur d'emploi; vous pourrez enfin me consacrer quelques heures pour relire mon dernier essai. Vous me devez bien ça. Quoiqu'il soit trop tard maintenant. Jamais un tel ouvrage sur la libre pensée et les dangers d'un nouveau terrorisme idéologique et religieux ne paraîtra. Vous serez donc mon dernier lecteur. Mais, en attendant, contemplez le spectacle, on les entend venir.

J'entendis en effet une clameur, longue comme une procession emplie d'oraisons, un hymne de pèlerins repentants. Nous sortîmes assister au désolant spectacle.

Ce que nous aperçûmes, ce fut d'abord, chancelante mais noble parce que brandie, une statue de Vierge, polychrome. Une mater dolorosa, d'autant plus sainte qu'elle souffre debout. Sise sur les épaules d'un colosse, tout de noir vêtu, non pas un costume mais une bure ou une soutane. Puis d'autres hommes et femmes répétant d'anciennes litanies après le prêtre. Nous vivions alors ce que n'avions pu que lire dans les manuels d'école de ce moyen âge brumeux. Il ne manquait que quelques flagellants grossissant la procession. Mais surtout entourant le cortège, bien en vue, des hommes en armes, mitrailleuse appliquée sur le cœur tandis que notre œil était immanquablement attiré par les mains quasi jointes sur l'arme sinon qu'un doigt restait crispé sur la gâchette...

Ce spectacle devait rester de façon totalement indescriptible gravé dans nos mémoires : non une image nette du défilé, mais un chaos immense et rythmé... Je sentis une brusque main qui m'attira vers le sol :

- Un bon citoyen se prosterne au passage d'une procession de libérateurs.
- Repentance pour notre laxisme, repentance pour notre trahison. Repentance pour notre indifférence. Nous avons oublié Dieu, mais Lui nous a montré la voie de l'absolution.
- Guerre sainte, guerre vengeresse, purifie nos offenses par le sang de ceux qui nous ont offensés...

Slogans, litanies.... Le front plaqué à terre par la botte d'un tel soudard en soutane, ma honte jamais ne fut si grande... ni ma lâcheté aussi triomphante. Les forces m'avaient abandonné, moi qui jetais des pavés dans la rue deux générations plus tôt.

Le monde passe me dis-je. Lutter ne sert plus à rien sinon à retarder son évolution vers un nouvel équilibre, plus longue est la résistance, plus longue la répression. J'étais déjà d'un monde ancien, avide de paix. Et aujourd'hui renaissaient les seigneurs de la guerre; ceux que je croyais définitivement oubliés dans le placard de la mémoire. Je me sentais né trop tard, avec de trop vieux idéaux et une morale avide de tranquillité plutôt que de force et d'inspiration divine propre à enthousiasmer les foules. Non, rien désormais ne pourrait empêcher ce cyclone et les guerres qu'il entraînerait dans son déferlement. Il est parfois un moment grave de la vie où la lâcheté est la plus souhaitable des vertus. Je me faisais honte mais me sentais néanmoins impuissant... totalement.

Je reçus un ou deux coups de bottes mais restai là, prosterné encore longtemps, car la honte recouvrait mon visage et pour rien au monde, je n'aurais voulu que quelqu'un la vît. La

honte et cette terrible rage que seuls connurent les enfants qui avaient ressenti que leur faiblesse était cause de toute la misère du monde... du monde et de leur jardin secret. À cet instant précis, l'enfance s'écroulait comme un frisson d'hébétude après l'amour.

- Relève-toi maintenant, ils sont enfin partis. Viens ! On se cachera ! Sois heureux qu'ils ne t'aient pas reconnu, d'autres ministres n'ont pas eu cette chance. Viens, dépêche-toi.

Le tutoiement impromptu de mon ami me rendit quelques parcelles de dignité. J'avais vécu un mauvais rêve, un stupide scénario de science-fiction de mauvaise qualité. Pourtant la réalité lui ressemblait. Le calme était revenu et l'amnistie pour tous ceux qui acceptaient de collaborer. L'histoire se répétait en effet. Ne faisait-elle pas que commencer à se répéter ? Je revins avec mon ami dans la région de mon enfance où le travail de la terre nous laissait libres, assez en tout cas pour ne pas avoir de comptes à rendre. Jusque-là, on avait semblé nous ignorer. Ce « on » arbitraire, à la limite de la malhonnêteté, que constituait notre nouveau gouvernement inquisiteur, se voulait large, magnanime et inspirant la réconciliation par le pardon. Il n'exigeait ni confession publique, ni dénonciation, ni supplice, ni victime, ni emprisonnement. Il ne demandait que crainte et respect de la toute puissance divine. Nous les athées, à condition de rester d'une discrétion exemplaire, ne fûmes point inquiétés. Ils s'en prirent avant tout aux trublions et prêcheurs des autres confessions. Nous cultivions notre jardin...

III

- Seules les sociétés hautement civilisées ont connu une période de décadence me répéta mon ami un soir que nous fumions tranquillement une pipe bourrée de tabac acheté en fraude. Celle-ci aussi ! Cette petite révolution, croyez-moi, n'est que le début d'un bouleversement bien plus grand... ni pire ni meilleur : les révolutions aujourd'hui ne sont plus ce qu'elles étaient. Par contre, gigantesque celle-là à venir, digne d'une nouvelle ère glaciaire; cette comparaison n'est pas gratuite car à cette période disparaissait la société qui nous reviendra sûrement.

- Bougre de prophète, qu'allez-vous encore nous inventer là qui, sorti tout droit de votre imagination, sera vrai demain ? Sous vos traits bien simples d'écrivain contestataire et de journaliste de salon, ne seriez-vous pas un horrible démiurge dont les fictions deviennent réalités, à peine proférées.

Je sentis en ce moment une sorte de panique comme si l'univers basculait. Avais-je prononcé cette phrase sous l'emprise de l'ironie ou dans un éclair de lucidité ? L'envie me prit presque de supprimer mon ami pour avoir la certitude que, jamais plus, ses prophéties n'advindraient.

Il me jeta un regard amusé, dans lequel pourtant il y avait quelque chose de profondément épuisé. Il me prit par le bras – geste qu'il n'aurait jamais eu auparavant – et sentant bien sûr ma détresse, il m'assit dans le grand canapé.

- Ceux qui comme moi paraissent en savoir trop sont de dangereux maniaques, vous avez raison, de méchants prophètes parce qu'ils reconnaissent des lois habituellement cachées aux hommes tels d'improbables démiurges. Je vous inquiète, je m'en rends compte mais n'ai rien à voir, vous pouvez en être persuadé, avec l'état de notre société ni votre déchéance. Pourtant, d'une certaine façon, je vous comprends de me craindre, car si je n'ai pas le pouvoir d'entraver la course folle du temps, je suis capable de vous gâcher vos derniers espoirs. Suis-je dangereux, nuisible ? Non, je ne fais qu'entrouvrir les rideaux de notre destin parmi les mille détours de la vie pour s'adapter à son milieu. Naissance, mort, naissance : ainsi va le monde, le vivant et le langage du vivant. Ainsi les sociétés et leurs gouvernements, ainsi les religions. Ainsi demain

deviendra hier. Le présent est une fiction de l'homme. Peu importe tout cela. Seulement, je sens bien que vous avez peur de moi.

J'eus beau protester...

- Je le sais. D'ailleurs, avons-nous suffisamment peur de nous-mêmes, de nos proches, nos semblables ?

Inutile de protester donc, mes yeux, tout mon corps, ma face livide trahissaient mes pensées.

- Je me pose actuellement cette grave question, car semble-t-il les révolutions ne naissent que des cendres d'un ancien régime et ce régime, c'est vous et moi, qui l'avons mis en place. Lutter contre les démons qui nous hantent n'est-ce pas la pire des armes dans les mains de nos adversaires. Toujours est-il qu'à cette révolution religieuse succédera une autre. Moins violente certes. Mais plus décisive pour le devenir de l'humanité. N'avez-vous point remarqué combien les femmes aspirent à du changement dans nos contrées ? Elles cherchent moins à s'emparer du pouvoir ou même à remporter des élections démocratiques mais plutôt à modifier la pensée occidentale, détourner le regard qu'on leur porte, occuper une autre place, place forte même de respect et de vitalité. Elles visent à imposer des idéaux nouveaux à nos mœurs démodées qui présagent d'une forme nouvelle et irréversible de lendemain. Non pas le matriarcat, car voilà encore une idée bien masculine ! Elles bâtissent chaque matin ce qui ne peut se concevoir de l'esprit d'un mâle, une société dans laquelle famille, reproduction et éducation n'auront plus la même signification, qui pourrait tout aussi bien s'inspirer de la ruche et de ses abeilles ou encore de la reproduction des tortues. Sacrée, bénie, adorée, rare comme toute chose qui survient en pleine lignée naturelle, l'empreinte de ses pas délimitera le vivant. Bientôt viendra ce temps où la femme, la mère ne seront plus épouses ou moins encore servantes mais obtiendront un statut digne de leur contribution au genre humain.

- D'où vous vient cette nouvelle vision ?

- Savez-vous qu'avant la période glaciaire, nombre d'ethnologues supposent que les sociétés humaines étaient conduites par une reine et que celle-ci accueillait un mâle, puceau en son lit à seule fin de procréer. Celui-ci concevait comme un grand honneur ces ébats et la mort qui s'en suivait. Pouvons-nous seulement imaginer qu'une société puisse encore fonctionner ainsi ?

- Certes non !

- Combien de révolutions dut-il y avoir pour qu'à la longue la femme tombe ainsi sous la coupe des mâles et se fasse servante, mère, nourrice, éducatrice. Combien de révolutions encore faudra-t-il pour que l'on en revienne à leur suprématie ? Pourtant cela sera, autrement, mais cela sera. N'avons-nous pas trop tenu la femme, toutes les femmes, sous notre coupe masculine pour qu'un jour elles ne se révoltent ? Puis, mépris suprême, lui a-t-on laissé goûter au pouvoir autrement que par le pouvoir des hommes, triomphant quoique fidèle aux lois de l'honneur ? Première ministre, chef d'entreprise, souveraine... la femme n'a que faire de ce pouvoir-là. Il sera usurpé aux hommes pour mieux annoncer la fin du patriarcat. Ainsi naîtra une société certainement moins chevaleresque, moins idéaliste peut-être mais tout aussi juste et honorable parce qu'humaine.

J'écoutai mon ami sans oser l'interrompre cette fois, lui qui avait eu raison une première fois de mes railleries. Cependant n'étions-nous pas deux vieux célibataires, usés par la spéculation philosophique, frustrés par l'échec de nos idéaux et par dessus tout rancuniers à l'encontre de l'histoire ?

Soudain, surgit une dispute violente entre deux paysannes dans un champ voisin. Violente et destructrice. Cris et injures. On en venait aux mains. D'autres voisines s'en mêlaient. Un attroupement de femmes. Je me retournai en hâte, je devais être blême et me précipitai à la fenêtre. De quoi avais-je le plus peur ? Que les femmes prennent le pouvoir ou que mon ami ait raison une fois de plus et qu'ainsi je fréquente un des plus redoutables prophètes que l'histoire ait jamais nourris en son sein ? Me ruant vers la fenêtre tandis que la querelle atteignait son paroxysme, mon ami me retint un instant par le bras. Je l'avoue, j'étais en nage et tremblais comme qui a vu le diable...

- Ne vous ai-je pas dit que viendraient encore beaucoup d'autres révolutions et de guerres. Que les temps de l'obscurantisme ne faisaient que commencer. Il faudra des siècles pour que les femmes s'imposent... Voyons !, ceci n'est qu'une querelle, quelques mégères dans un pré, non pas un soulèvement. Les temps ne changent pas aussi vite que vous ne le craignez. Et il ne suffit pas d'énoncer à voix haute un avenir virtuel pour qu'il advienne. Encore faut-il que fonctionnent les nombreux cycles du devenir humain. Et croyez-moi, les femmes ne sont pas encore prêtes à retourner à leur avantage la morale et les rites d'une religion paternaliste. Il faudra que cette religion-là et son calice soient bus jusqu'à la lie avant que tout ne bascule à nouveau.

Vous feriez bien en tout cas de soigner vos nerfs, les derniers événements semblent vous avoir marqué. Vous devenez aussi obscurantiste et superstitieux que vos ennemis d'autrefois. Peut-être est-ce cela vieillir ? Nous aussi connaissons des phases de développement mais de là à me prendre pour un prophète ou pire... pour le diable en personne...

Moi qui ne suis même pas capable de savoir quel temps il fera demain ou de mettre quelques économies de côté quand je sens que le vent tourne.

Il prononça cette dernière phrase sur un ton bougon, pour lui-même. Mais j'entendis son message. Le surnaturel guette tout autant les êtres qui ont fait de la raison leur foi et de l'échange leur *credo* social. Prêt à reconnaître en toute forme plus lucide de pensée l'action d'un maléfice, l'homme n'accepte pas son échec quand on le lui prédit. Seuls pourtant ne doivent rester dignes de confiance les devins qui n'utilisent leur intelligence supérieure du cours des choses à leur fins personnelles. Ceux-là ne vivent ni dans de le confort et ne connaissent ni gloire, ni même reconnaissance. Les autres prophètes et moralistes ne sont que cupides vampires de notre crédulité et, parmi eux, les plus vicieux restent ceux qui prétendent se contenter de nourritures spirituelles alors qu'ils se repaissent de notre sang et notre lâcheté.

N'avais-je pas été moi-même à deux reprises, comme déjà probablement par le passé, prêt à poursuivre quelque illusion de mon esprit et à pointer du doigt le diabolique dont je voulais m'instaurer rédempteur. La politique n'est-elle pas finalement cet art-là, celui des rédempteurs, celui des magiciens et des grands prêtres, cet art plus que tout autre soumis aux modes et à la critique, le plus romanesque des arts bien plus que la littérature où excellait mon ami, simplement, modestement photographe d'une certaine réalité que nous préférons ne pas voir ?

Bruxelles, juillet 1991
Montréal 2019

Dentelles des Flandres

Les paysages ont une âme, rien de neuf à cela mais à mieux les contempler, les fantômes prennent forme, les lieux se mettent à revivre non comme dans leur passé mais comme ils se sont toujours rêvés. Plongées autant dans la brume qui les habille que dans la richesse de leurs légendes les cités flamandes et leurs alentours prennent ici des teintes étranges bien plus vibrantes que celles que vous leur trouverez en les visitant.

amazon.com/dp/2981665111

L'abbaye des Sables

Il est près des côtes françaises, un espace vide de verdure, d'habitations, de sentiments humains, bien connu des exilés, des fraudeurs et contrebandiers, des passagers clandestins, un véritable désert où ne cohabitent bien péniblement que vents et sables.

C'était au plus haut, au plus profond, au plus ignoré des âges, après bien des invasions, que l'esprit de Dieu avait trouvé suffisamment de prêcheurs pour s'étendre en toute l'Europe, jusque dans ses déserts. Il était venu des moines pour convaincre la Gaule paillarde, les bords belliqueux du Rhin et jusqu'à la très celtique Irlande. Il en était venu même pour évangéliser les sables et les vents, les dunes nomades, les marées, les rivages mouvants.

Dans ces espaces jusqu'alors vides du souffle de l'Eternel, ils vinrent et sur les replis fuyants des dunes, sur ces vagues de sables - parce que le lieu disait-on était sacré, réservé à quelque divinité païenne en exil - ils décidèrent d'ériger un lieu d'une spiritualité inégalée, où l'esprit divin soufflerait en permanence sur l'homme et sa descendance.

Il vivait là, en ces lieux presque désolés, un saint homme, proche de Dieu, patricien à ses heures, ayant allégé la servitude et mis à profit, par un dur labeur, ces terres salines, un des plus pauvres dons que le ciel jamais ne fit.

Ce seigneur offrit aux moines grande part de son domaine, et les dunes qui l'entourent, et les oyats qui les couvrent, et la vue du ciel et de la mer, et de toutes choses qu'avait faites ici-bas notre Père, afin qu'ils bâtissent la nouvelle maison de piété.

*

Comme en ces temps-là, les moines étaient bâtisseurs et les miracles à la portée des ecclésiastiques, il ne fallut que quelques semaines pour que s'élève une abbaye... une bien curieuse abbaye somme toute, car si elle n'enviait en rien les plus beaux édifices gothiques primitifs, les moines eux savaient qu'elle n'était bâtie que de sable, de vents et d'eau de mer... Rien de solide, de certain, qui résiste au temps, qui ne fuie entre les doigts n'était entré dans la composition de l'architecture. Tout n'était qu'écoulement dans cet édifice, des dortoirs au réfectoire en passant par l'immense chapelle aux dimensions exaltées telles les plus célèbres de nos cathédrales.

Et les moines s'y installèrent allègrement, ainsi que les serfs et la légion de domestiques attachée au ministre de l'intendance et de l'entretien. Le noble patricien fut raisonnablement appelé à gérer la communauté, dans les choses de ce bas monde aussi bien que spirituellement.

Les moines avaient pour habitude de longuement méditer sur la grève avec pour contemplation divine le déferlement des vagues, le mouvement régulier des marées, les entrelacs d'ocres et de bruns, le miroir des lames de mer prisonnières des bancs de sable. Dans le fracas du vent qui s'abîme sur la mer, Dieu leur murmurait le vacarme des temps à venir : vaisseaux de ferrailles, amerrissage de machines volantes, routes de feu vers l'horizon.

Il y avait la pluie souvent, et toujours le vent, les pluies de sable et les lames de mer. Il y avait encore le brouillard qui tombait telle l'haleine de Dieu... Toutes occasions pour se fondre dans le paysage et disparaître du regard des hommes. Il y avait les saisons et parfois le soleil. Il y avait enfin la grande marée d'équinoxe et l'eau si basse qu'elle fuyait à l'horizon. Ils s'apprêtaient alors à rejoindre à pied l'Irlande, la très sainte et très catholique, où reposaient les reliques de saint Patrick. Hélas, la marée ne se retirait que quelques instants et les moines alors retournaient à leurs besognes dans le brouillard.

Le monde était vaste alors et les rêves modestes. Mais ils avaient encore un parfum d'éternel. Quand le père abbé mourut, on le canonisa et la communauté par respect se désagrèga. Les pères s'en furent convertir d'autres pêcheurs, certains - selon la rumeur - jusques en Irlande, auprès des reliques du Saint.

Communs et chapelle s'effondrèrent sans tarder. L'abbaye, son périmètre et ses dépendances, tout s'enfonça... avec précipitation même selon les communautés de paysans des alentours. Il s'en trouva même pour douter de son existence s'il ne traînait sur le sol, dans l'herbe rare, quelque pierre angulaire de l'abside, quelques marches du perron et un linteau de porte par où pénétraient les convers. Abbaye de sable et de brumes, la première tempête la rendit aux dunes et au brouillard, là où peu de chrétiens penseraient à la chercher. Quand cependant parmi le vent le rare promeneur tendait l'oreille, il entendait encore s'essouffler un plain-chant de louanges.

*

Bien souvent je flâne aux abords des ruines de l'abbaye. Par défi. Car enfin, cette terre durant des siècles, envahie par les eaux, ces monuments, ce noble passé que j'affectionne tant n'a peut-être jamais existé...

Puis, j'aime à contempler l'architecture audacieuse de la très récente et sereine église Notre Dame des Dunes aux ailes déployées. Le matin, à quelque cent mètres des ruines de l'abbaye, l'édifice prend son élan tel le goéland pour s'élever au-dessus des flots. Vaste et hautaine comme les déserts, cette église des confins, dans l'éther, se promène. Et le soir, le soir si calme à l'heure où le vent vient à tomber, enfin elle repose dans ce brouillard sombre que seuls ses vitraux habitent.

Hélas, pas plus que son ancêtre, elle ne résistera à la mer, aux vents, aux lois qui régissent ce lieu. D'ailleurs, déjà, elle s'abîme. En vingt ou trente années d'existence, la paroisse a déjà déploré de nombreux vices de construction, plafonds qui s'effondrent, murs qui s'effritent, nef qui se vide de ses paroissiens. Malédiction ou simple loi de la nature ? Aucun édifice divin ne survivra à la marée, aux caprices volontaires de la lune, aux vents de sel, aux brouillards de sable, à cet appétit océanique pour les terres liminaires. Fussent-elles habitées, tout redevient désert.

Les bâtisseurs le savent, eux qui ne construisent qu'avec les matériaux des rêves et les arches du vent.

*

Ce matin, pourtant matin comme les autres, j'ai pris peur et décidé de fuir ces lieux, d'éviter ces parages trop dangereux où je ne sais ni du vent ni de Dieu qui a le dernier mot. J'ai pris peur et renié cette terre de mes ancêtres où ma famille et moi avons passé tant d'années lumineuses. Le sol est trop lâche ici, fait de désert et sel marin, il retournera à la mer un matin... Aussi ai-je quitté cette contrée sous le niveau de la mer, suivi l'autoroute en sens inverse vers le pays, quitter les Polders et monter vers la capitale, la sécurité aussi... Cependant, est-ce effet de mon imagination, ou n'ai-je jamais vraiment prêté attention au chemin jusqu'à aujourd'hui mais depuis de nombreux kilomètres déjà, depuis mon départ, il me semble que la route descend plutôt que de grimper, qu'elle s'enfoncé toujours plus... – Dieu sait où ? - certainement pas en enfer...

Sous la Neige, le Fleuve

Lent contrepoint de récits, de confessions et de courts poèmes qui, tel un journal, raconte ou plutôt met en page mon installation à Montréal. Tandis que les récits dépeignent un monde victime de la pollution, de la honte de son passé ou la perte de ses racines, poèmes et confessions dépeignent l'atmosphère figée de neige et de froidure qui m'accueillit alors.

amazon.com/dp/2981665138

Ce que savent les Phoques

Un phoque, oui... pourquoi pas ? Un phoque littéraire alors. Ou un quelconque bestiau aquatique peuplant le Saint-Laurent. Il me fallait un symbole. Bien sûr, il y a la baleine: le rorqual commun, la baleine à bosse, plus rare sans doute, la baleine bleue et toute cette troupe de monstres qui chantent dans les fonds marins. Mais la baleine est déjà bien épuisée de servir Jonas, Pinocchio ou Greenpeace. Il ne faut pas tarir les mythes, pas plus que l'on n'assèche les lacs ou que l'on n'égorge les rêves des enfants. Un phoque ça tombait bien, il y en avait un qui suivait notre zodiac, le sourire aux lèvres et la moustache au vent. Donc je choisis un phoque pour conter mon histoire. Un phoque poétique, mais ça, ça allait de soi.

Comme dans toutes les fables, mon phoque parlerait. À propos, pourquoi aucun lecteur jamais ne s'étonne de lire une histoire où parlent les bêtes. C'est étrange, non ? On ne s'étonne pas assez des miracles de la Nature. C'est que la vie y trouve son compte. Imaginez que vos enfants vous envoient promener à chaque histoire où le lièvre fait un pari avec la tortue ou que le lapin d'Alice est en retard. La honte ! Non, non ! on n'égorge pas les songes; d'ailleurs ça m'évitera d'expliquer pourquoi mon phoque parle. D'autant plus qu'il me sourit.

En fait, il ne m'a encore rien dit, le bougre, mais là je vais avoir besoin de lui.

*

Quand Jacques Cartier le 24 juillet 1534 planta une croix sur le sol de Gaspé... mais l'histoire vous la connaissez ! Mieux que moi ! Vous ce qui vous intéresse c'est mon phoque. Un phoque qui parle dans une histoire qui ne commence pas par « il était une fois ».

Quand Jacques Cartier donc au nom de François Ier planta sa croix, faisant en ce mois de juillet de la glaise molle de Gaspé une terre catholique et française, il eut ce sentiment étrange, comme gênant, qu'un phoque, moustachu comme un soudard, depuis la berge se moquait de lui. Que les indigènes se rebellassent, c'eût été de bonne guerre mais que les animaux se fissent narquois ! En quelle terre venait-on de poser pied ? Était-ce bien raisonnable de prendre possession de cette région pour le roy de France ? Cartier néanmoins n'hésita point. Il planta sa croix dans toute la solennité de l'événement puis revint l'année suivante, revint encore en 1541. Toujours plus loin, poussant même jusqu'à Hochelaga. À chaque fois, le phoque était au rendez-vous, souriant toujours autant, la moustache rebelle. N'était-ce pas finalement heureux présage que ce phoque souriant aux colons ? Cartier ne devenait-il pas humaniste avec l'âge ?

Puis ce sont toujours plus de colons en Nouvelle-France. Le long du Saint-Laurent, Champlain établit ses comptoirs tandis que Jeanne Mance évangélise. Et toujours, sur les berges, un phoque rieur. Était-ce le même ? Cela paraissait bien improbable surtout que l'histoire retient peu les détails, elle préfère les grands faits humains aux sourires de phoques. Et la biographie de Cartier ne mentionnait aucun phoque, ni les livres de compte de Champlain. Le bréviaire de la très pieuse Jeanne ne contenait que prières, croyez-moi. Les phoques sont bien peu de choses aux yeux des historiographes.

Le phoque, lui me prétend qu'il fut témoin en personne de tous ces hauts gestes de l'histoire française à travers les âges. Il me lance ça en pleine figure tout en nageant sur le dos à côté du canot. Mais il n'existe aucun témoignage pour corroborer ses dires. Nous en sommes donc réduits à un acte de foi.

Iroquois et Hurons s'entretuèrent; de longues guerres vouées aux intérêts des colons. Français et Anglais jouent aux échecs, les autochtones tâchent de défendre le damier. Qu'en pense notre phoque ?, les eaux sont bien froides en hiver... et ces hommes sur le rivage, pathétiques !

Il y a au milieu des tribus qui s'affrontent, Amérindiens contre Amérindiens, le commerce des fourrures, les forêts que l'on déboise, la fumée qui s'échappe des cheminées et les fleuves que l'on détourne pour produire la sorcière électricité. Ça non plus, je ne sais pas ce qu'il en pense, mais il a encore le bon goût de sourire.

*

Maintenant il a posé sa tête sur le bord de notre zodiac et me regarde tristement avec ce regard qu'ont les grands chiens, ses cousins, quand ils contemplent l'horizon. Sont-ce toutes ces guerres du passé qui le rendent songeur ? ou simplement regrette-t-il d'être un animal pensant ?

Il me conte ses saisons, ses siècles d'errance, comment il hiberne dans les congères du fleuve, quand viennent les frimas et que l'histoire n'a plus besoin de lui. Le fleuve congèle son discret observateur, sa mémoire, quand paisibles sont les heures, fades, les légendes.

Pourquoi donc t'es-tu réveillé petit phoque ? Est-ce le temps pour un événement ? Cela fait bien longtemps qu'il fait calme dans la belle province: les guerres se sont tues avec les États, les travailleurs ont leurs droits et les langues ont leur cité; tout est confortable et paisible.

Petit phoque, tu me regardes tristement, et tes moustaches tombent soudain comme les branches d'un arbre fané. Es-tu comme moi, loin de ta femelle, déprimé ? Ballotté par les remous de ta vie plus que par le grand fleuve ? Petit phoque, je t'en prie fais-moi signe ! Pourquoi es-tu venu me rejoindre dans cette croisière ? Viens-tu comme moi à la rencontre des grandes baleines en transhumance ?

*

À travers les continents, j'ai appris à laisser mes craintes à la patère de ma chambre d'hôtel mais ce regard triste, ce silence dans les moustaches du petit phoque eurent raison de mes nerfs. Soudain, je crus reconnaître la mort dans les remous du fleuve: une silhouette blanchâtre chevauchant les vagues.

Non, ceci n'était pas une figure poétique, pour sûr qu'en ce moment, je préférerais oublier que vous convaincre mais les eaux du fleuve prenaient vraiment une forme pâteuse et brillante comme un suaire de soie précieuse où grimaçaient de vieilles carcasses pourries. J'ai l'imagination fertile et le verbe bien souvent racoleur mais pour le coup, j'avais peur et les vagues se riaient de mes angoisses. Pourquoi les conteurs n'auraient-ils pas le droit d'avoir peur somme toute ? Bref, les eaux s'épaississaient et mon effroi pareil.

D'un bond soudain, le phoque sauta dans l'embarcation et se blottit contre moi. Il tremblait de toute sa peau de mammifère marin. Le présage était funeste, et il s'adressait à moi. Je me mis à caresser sa tête de chien en guise de dernier adieu. Je n'en étais plus à un compromis avec mon image et le pathétique m'allait bien. L'eau commençait à puer littéralement comme si une antique pourriture remontait à la surface.

Et c'en était bien une : le fleuve se couvrait d'une dense couche de pétrole qui arasait tout remous et taisait les vagues autour de notre embarcation. Un long suaire, oui ! de mazout de vidange recouvrait le fleuve et traînant, à sa suite en quelque sorte, un cortège d'animaux marins étouffant, pollués et mourant de cette même mort qui maintenant asphyxiait le Saint-Laurent.

Des baleines de toutes sortes dérivait déjà sur le flanc à nos côtés comme de vieux symboles vaincus. Pinocchio, Jonas et les autres en étaient pour leurs frais. L'air se faisait pestilentiel si bien que nous fûmes ce cimetière flottant à la rame. Mon petit phoque avec nous, silencieux cette fois. Il y avait si peu à dire...

Les chutes d'eau

Les chutes d'eau sont d'amples chevelures
mouillées que le gel

emprisonne

Veille bien le matin cet hiver,
à te sécher la crinière

Sinon tes cheveux d'ébène
tes yeux de cuivre

comme tombent inanimées
les chutes en décembre

au vent raidiront,
se pareront

de givre

Des Continents plein les Poches

Carnet de voyage impromptu reprenant souvenirs, poèmes et nouvelles ramenés en guise de souvenirs. Les coquillages, les paysages sous verre ou les photos amas de photos prennent la poussière. Quoi de mieux que les mots pour retourner en vacances ?

amazon.com/dp/2981665170

Samarkand, Lundi

(à la mémoire de mon cher père, Michel)

Les brumes, la grisaille, les averses intempestives, nous ignorons souvent, nous descendants de la grisaille, combien cela est la plus grande de nos richesses. Cette alchimie de pluie et de soleil, tout ce qu'il nous faut pour que pousse la treille...

*

Assis, ou plutôt, comme il se doit, affalés sur une supa de bois travaillé, nous dégustons le thé à l'ombre de quelques arbres très verts, très rares, tandis que s'affairent devant nous les petits commerçants, vendeurs de pâtisseries, de beignets et brochettes de mouton penchés sur les braises de leur four. L'on verse ici le thé trois fois dans la tasse, avant que de le boire... Comme tout est tradition, l'on se doit de respecter ces instants rares où l'eau si précieuse nous parvient bouillante dans nos gorges desséchées.

Il est près de six heures et à l'ombre il fait plus de quarante degrés. Nous ne parlons pas. Ou si peu. Ni ne méditons, car la pensée est bien paresseuse sous le soleil. L'un de nous se contente d'appeler de temps à autre le garçon qui nous apporte le thé. Quelques mots de russe, quelques gestes simples, sourires gênés car nous ne comprenons pas.

- СПАСИБО – le seul mot de russe que nous connaissions.

- American ? German ? Ils s'affairent autour de nos appareils photographiques... »

Puis il y a ces vieilles qui crient à tue-tête dans la rue, répandent de l'eau sur le sol pour fixer la poussière. Leurs vêtements de soie colorée, comme un plat de fruits de saison.

Le rouge est dominant. Le temps est lent avant que ne tombe la nuit et ses senteurs interminables que l'on parcourt comme un labyrinthe. Il y a les enfants aussi qui nous observent immobiles depuis plusieurs heures déjà.

D'ici, il nous suffit de lever les yeux pour apercevoir encore les grandes medersas de Registan, la place au sable. Et les variétés infinies de bleus géométriques... Cependant nous gardons les yeux baissés sur nos bols de thé, car le paysage se balance encore dans les épaisses vapeurs du soleil, trop lumineux, trop véridique pour que nous puissions l'examiner.

Ces instants sont longs que verse une théière d'argent dans nos bols... L'histoire s'y perd et les vies s'y succèdent... La lumière enfin était douce, le soleil se couchait, nous nous levions maintenant pour prendre d'autres clichés des medersas qui plongeaient dans l'ombre et les rougeurs du soir leur masse imposante pour ne refaire surface qu'au matin. Nos appareils photographiques mitraillaient une fois encore le réel, pour le restituer plat comme les souvenirs dans nos journaux et magazines des lendemains.

*

Les gamins encore nous poursuivaient depuis le matin... "Parlez-vous français ?". Nous avions l'habitude de nous faire assaillir par toute une faune d'enfants, de mendiants, de guides, de commerçants... et bien souvent, pour ne pas répondre, je le confesse, utilisions-nous quelque patois flamand pour correspondre entre nous.

- D'où venez-vous ? »

L'enfant nous a démasqués à nous suivre ainsi tout le jour; il tente de vendre aux touristes que nous sommes les aquarelles que peint son frère et parle indifféremment français, anglais, allemand en plus du russe et de l'ouzbek, ses langues natales. Il fait chaud encore et de temps à autre, de la main il se protège le visage du soleil bas. Puis nous parlons. Douze ans peut-être ? Un enfant comme beaucoup d'autres, comment connaît-il si bien notre langue ?

- Mon père m'a spécialement envoyé suivre les cours de français pour aborder les touristes, faire du commerce... »

Quand il ne trouve pas un mot, il continue en anglais... Il aimerait voyager, mais ça coûte trop cher, c'est pour ça qu'il apprend les langues : le commerce pour voyager. Sa famille est aisée, sa mère dentiste gagne 3 fois le salaire minimum. Trop chers, les voyages.

Il vient ici, à Registan, deux fois par jour, quatre jours par semaine. Quand il n'a pas de cours de langue. J'essaie de savoir. Il répond évasivement, un haussement d'épaules. S'il vend beaucoup, si cela constitue une rentrée importante pour sa famille... Les touristes, c'est important surtout à la bonne saison...

Cette contrée connaît cette situation paradoxale où ce sont plutôt les nantis qui envoient leurs enfants racoler dans les rues. Les autres n'en ont pas les moyens.

*

Ici pourtant venaient les riches caravanes du lointain orient et du sud indien, apportant l'or et les soieries dorées, les épices odorantes, le safran, le thé, la coriandre et repartaient pour l'ouest. Ici venaient-ils pour faire commerce, bêtes de somme et marchands, et quand tout était vendu, l'on répandait à terre du sable pour nettoyer, effacer. Ainsi s'entassaient au fil des jours, les opérations commerciales et le temps qui passe. Ne sommes-nous pas tels qui répandons le sable de l'oubli partout où nous passons, dans les articles, sur les images que nous publions, que tout cela s'enfonce dans le néant.

Ici encore furent bâties ces écoles, les plus prestigieuses du moyen âge, les mieux décorées. Celle aux tigres et celle, la plus majestueuse, que bâtit Tamerlan pour accueillir les étudiants de son royaume. La troisième plus récente, plus étalée qu'élancée, pour épouser le sol, s'agripper aux fondations. Il y a enfin celle que l'on n'aperçoit pas, celle que l'on ne bâtit jamais faute d'étudiants. Et sans le bruit de nos caméras, le mitraillage de nos appareils photo, l'on percevrait encore les rumeurs de ces maîtres qui enseignent la parole du prophète et les étudiants qui récitent le Livre, en écrivent soigneusement les commentaires sur leurs tablettes, qui étudient les chiffres et les étoiles, les chants de louanges.

À la noirceur, il fait bon encore une fois se promener dans les hautes salles de la medersa. Du fond d'une salle d'études, j'entends soudain une voix lointaine :

- Les paroles, les mots du prophète étaient clairs et simples comme de purs dessins géométriques, véritables. Une netteté pour l'œil, pour l'esprit comme un ordre que l'on n'aurait même pas à énoncer. Un pari sur l'éternité même. Une allégorie vivante d'où sortait un monde juste et prometteur. Une série de chiffres, un algèbre, un algorithme. Rien qui ne put être contredit ou même glosé, décrit, commenté. Les paroles des disciples du prophète, de ses frères, de ses proches... tout cela existait comme passe une caravane dans le désert, la trace de la vie qui se prolonge, colorée vers l'infini, en ordre et soumise au salut. Le monde était vaste mais désormais il était aussi écrit, signé, transcrit. Ainsi sont les versets du Coran, ainsi devons-nous les suivre car ils existent. »

Nous avançons à pas feutrés vers une cellule basse au fond de la cour carrée pour assister aussi à la leçon. Mais la salle obscure semblait vide...

- Comment est le monde aujourd'hui, depuis le temps ?..., je sors si peu.

Nous hésitions à répondre à ce fantôme à peine visible, rien ne nous venait à l'esprit, si tant est que des décennies d'existence peuvent parfois nous sembler vides. Je devais répondre enfin... trop gêné de ce silence. Un vieil homme pareil à une statue nous faisait signe lentement. L'allure d'un savant, d'un sage, d'un vieil homme qui attend. Depuis combien de siècles exactement ?

- Le monde aujourd'hui ? ...indescriptible.

- Que faites-vous donc ?, quel est votre métier ?

La gêne nous prenait une fois encore, que répondre à un sage ? « journalistes », nous étions journalistes. Et cela ne représenterait probablement pas grand chose à ses yeux. Tandis qu'il désignait nos petits carnets ouverts :

- Il faut écrire, vous savez, tant que l'on peut, continuer à écrire et s'efforcer de contempler les astres, la toile des astres dans la voûte céleste, qui reste garante de notre survie. Contempler la nature, goûter à chaque saison le jus de raisin qui coule en nos verres, et ne pas renier la pluie que nous donne le ciel... »

*

Il faisait noir maintenant, l'obscurité de ces nuits d'orient, impénétrables nuits et leur cortège de senteurs méconnues... et comme dans chaque contrée où il m'a été donné d'admirer les cieux sans nuages, je scrutais mon destin accroché aux étoiles... Et au beau milieu de la voûte, près de ces constellations qui me restent familières, une tache plus sombre encore s'installait ainsi pour l'éternité, plus profonde que le noir, une tache de ciel aux reflets lie-de-vin.

Samarkand, 1996

Poésies Abstraction

Recueil de poèmes en deux parties publié chez Bookelis : La première rassemble des poèmes anciens empreints de symbolisme sinon d'abstraction : vaine tentative d'atteindre avec l'écriture une certaine pureté dans le style et la pensée. La seconde partie est un ensemble de courtes proses poétiques inspirées par des œuvres de peintres célèbres. Jamais descriptifs, ces quelques lignes s'imposent plutôt comme des dialogues entre une œuvre et un spectateur.

bookelis.com/poesie/39557-Poesie-Abstractions

Ode à la lune

L'obscur nimbe qui s'élevait
Ne m'était guère familière
À ce point même étrange
Que seule me guidait
Dans la jungle millénaire
La lune pieuse mésange

De sa face blanche pénombre
Coulait les diamants roses
Qui dans les yeux des colombes
Réverbèrent les secrets moroses
Les illustres grands parfums
De l'éternité déflorée pour rien

Lune toi qui parfumes
De tes cendres
Les ciels qui tombent
Si tendres
Et caches au soleil
Nos décombres
Crains le nectar des rêves
Le chant des anges
Qu'un jour oh si funeste
Ils ne te vendent

Paris par la fenêtre

Les villes, les visages, personnages meubles et immeubles sont les notes colorées sur la portée du destin.

Tombe, joli musicien ! tombe, qui t'accroches à un nuage,
et toi le chat tu ressembles à mon père,
tombe, Tic Tong, la baguette du maître illumine – inhume – les étoiles;
tour Eiffel, transparente clé de sol, transforme – transporte – l'amour soleil

Janus en bleu, Jeannot est jaune, tête bêche, le cœur sur la main, il regarde son destin.
Inspiré par Marc Chagall, *Paris par la fenêtre*,

Guerre et guerres

Récit en deux parties inspiré par deux périodes dont l'auteur exorcise par la fiction le déchirant souvenir : la Pologne dans laquelle il a vécu dans les années quatre-vingt sous l'emprise de l'URSS ainsi que ce que la télévision a fait du blocus de Sarajevo. Tout y est inventé mais y sonne aussi criant que l'horreur du vécu.

bookelis.com/romans/30107-Guerre-et-guerres.html

il était une fois

Il serait entré dans la ville en plein blocus, au beau milieu des tirs serbes, quand les obus et les balles des snipers se seraient abattus sur le quartier Carsija avec le plus de véhémence, à tel point que c'était miracle qu'il n'ait été atteint par aucun tir. Il se serait assis là pendant plusieurs heures sous le soleil, sous les frappes d'obus, sous les coups de la haine. Sans bouger. Puis quand les tirs se seraient calmés il aurait parcouru la ville aidant ceux-ci à se relever, transportant ceux-là vers l'hôpital, prodiguant soins ou réconfort à qui l'écouterait.

L'on n'aurait jamais pu déterminer quelle langue exactement il parlait, un mélange de serbo-croate, de grec, d'arabe et d'allemand... et qui sait de quelle autre langue ayant jamais été prononcée sur cette terre, un amalgame incertain d'idiomes pourtant compris de tous les habitants. Il passait sa vie à parcourir les rues, à parler surtout avec la population, tantôt le voilà portant de l'eau dans les jerricans aux côtés d'une vieille femme, tantôt encore jouerait-il avec les enfants à la balle – de celles qui rebondissent, pas celles qui tuent. Jamais il ne se serait caché lors d'aucune attaque car les balles semblaient l'éviter et même parfois se taire à son approche. Il se tiendrait très souvent même par défi dans Sniper Alley tant et si bien que qui veuille traverser les espaces découverts où s'acharnaient les tireurs, n'aurait qu'à entamer la conversation avec lui : tout en devisant il aurait traversé sain et sauf le champ de tir.

Peu à peu, les habitants l'auraient adopté non pas comme l'on tolère un étranger mais bien comme apprend l'existence de son ange gardien. Les mères auraient envoyé leurs enfants jouer près de lui puisqu'en sa compagnie n'étaient que calme et paix. Il aurait même soigné la petite Marija : à force de bandages et de massages, elle aurait presque cessé de boiter. Sa réputation serait devenue grande et on l'aurait mandé de toute part : il nous faut du bois, il nous faut un aide-soignant pour l'hôpital, il nous faut à manger, l'eau est trop lourde, la couverture trop légère... Il apportait le bois et la couverture pour l'hiver, l'on chuchotait même qu'il accomplissait des miracles mais lui nierait puis disparaîtrait quelques temps pour revenir au plus fort du désastre ! Cela aurait duré plusieurs mois avant qu'un jour, il se décide à faire ses adieux.

On l'aurait supplié de rester, on lui aurait offert tout ce qu'il souhaitait mais comme il partait il aurait proclamé : « tout ceci sera bientôt fini » puis il aurait pris la route des lignes

serbes, celle du commandement général sur les collines et aurait disparu. Bien entendu, les autorités de la ville s'accordèrent pour dire qu'il n'avait jamais existé mais quelques jours plus tard un accord de paix serait intervenu, bien fragile encore mais plein de promesses...

Sans nouvelles de lui, sans preuve, son existence fut définitivement mise en doute. Puis oubliée, pardonnée. Il est loin le culte des saints, enfuie l'ère des miracles, il ne nous reste que quelques piètres soldats au casque bleu, quelques lâches négociateurs pour apaiser les conflits, quelques chirurgiens pour opérer, guérir les malades... Vaut-il mieux abandonner toute espérance et toute foi ?

Un an de défiance

Petit recueil de poèmes sous forme de journal, couvrant les premiers mois de la pandémie publié uniquement en format électronique chez Bookelis : Langage simple, émotions dénudées .

bookelis.com/poesie/47770-Un-an-de-defiance

Les jours passent sans plus d'émotion

Les jours passent sans plus d'émotion

le pain quotidien pourtant
la farine pétrie des mains de Lucie
a une âme
elle nourrit

Sans que j'y prenne garde
les jours passent sans laisser de traces

Soleil gris de la solitude
soleil pâle de l'absence
soleil blanc chauve
entre les immeubles de briques

Les jours passent les émotions s'enferment
portes closes huis clos

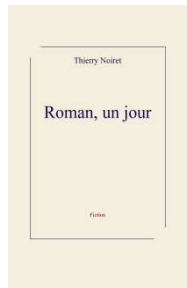
Roman, un jour

Biographie oui ! C'en est une mais comme empruntée à différentes vies, différents personnages, biographie d'un roman aussi, de comment on écrirait selon l'inspiration. Le personnage central se promène dans la fiction, il s'essaie, il change d'avis, recommence, Avant de la vivre cette fameuse vie d'homme, de sauter le pas, il préfère avoir un brouillon ! Qui sait, peut-être fera-t-il demi-tour ?

[amazon.com/dp/2982045729](https://www.amazon.com/dp/2982045729)

Belle journée pour ça !

Dix. Sept. Huit. Neuf. Cinq. suite comme ça mais il ne sait pas, il est encore savoir... trop replié encore sur lui-en tout cas ainsi: le monde tout à coup lui qui vient de naître. Le monde, décrire que ça ! La vie, sa vie, il suffit de naissent comme les enfants, par amour ou



Quatre. Trois. Deux. Il y a bien une trop petit, enfin il doit feindre de ne pas même pour apprendre à compter. Ça finit existe... à moins que ce ne soit seulement l'existence, c'est pas plus difficile à la rêver, d'y mettre des mots, les histoires par hasard.

Il y a d'abord cette chose. Un sourd et mêlé qui suit le cri. Le cri qu'il attrapé par les pieds. Un petit cri strident, à la fois intérieur, dans sa tête mais retentissant d'où ont surgi pêle-mêle l'ouïe, le mouvement, le souffle, les émotions, la santé...

brouhaha informe. Un décor sonore mais est censé pousser quand le médecin l'a

La santé... à propos, il faut d'abord apprendre à respirer ! Essentiel de respirer ! Inspirer puis expirer. Encore. Encore et encore. Respirer. Cela ne lui prend que quelques secondes. Mais ce sont de longues secondes pour mesurer ce rythme plus long que les battements du cœur. Avec le souffle viennent les odeurs, les gens qui s'affairent autour de lui, l'antiseptique, la sueur, l'odeur de fatigue, de sang, d'urine. Il faut apprivoiser tout ça. L'odeur de l'amour aussi.

Sa respiration emplit alors tout doucement l'espace de sa chambre tandis que se déclenche, comme une menace sourde dans son dos, une ponctuation mate qui résonne en son sein. C'est haletant, cela presse le pas et le pousse vers la suite : les battements de son cœur. Cela vibre, cela hante, c'est bruyant mais tapi, c'est le temps qui lui botte ses petites fesses, qui bat la mesure...

Des détails pareils, ça ne figure nulle part. Les coucher sur papier vaut bien mieux que passer au travers. D'ailleurs, personne, jamais, ne s'en souvient assez pour le raconter.

Il y a autre chose encore : de vagues lueurs. Des ombres, des lumières. Même les yeux fermés, elles percent ses paupières, tout y semble rosé. L'éblouissement, les yeux ouverts. Tout est flou, d'une blancheur éclatante. Mieux vaut garder les yeux fermés. On ressaiera plus tard. Il y a tant à faire, la vision peut attendre.

Attention, nouvelle sensation : des mains qui se posent sur son corps, qui l'emmaillotent, le bousculent, le cajolent, le serrent, le lâchent, le perdent, l'abandonnent, le reprennent... Après le premier vertige, jambes par-dessus tête, sens dessus dessous, il lui faut appréhender le haut puis le bas. Il y a ces perceptions moins localisées : froid, chaud, rugueux, souple, doux, enveloppant, ferme, soyeux, réconfortant.

Il y a enfin ce besoin impérieux. Une crampe, ça vient de l'intérieur, ça lui donne envie de contracter tout le corps puis de sucer, téter, crier. Oui, comme ça, la succion le calme. Encore du nouveau, une impression douce et crémeuse, tiède, réconfortante qui se glisse au plus profond de lui-même. Il s'apaise, cela suffit, le sommeil le prend.

Voilà pour les premières pages. Rien de festif ni de fabuleux. Juste des mots à plaquer sur du papier commercial. Le récit de son enfantement. Rien de compliqué non plus à imaginer. Aucun risque d'être contredit. Qu'il y en ait un qui vienne lui dire qu'il se rappelle bien et que cela ne s'est pas passé ainsi ! Heureusement d'ailleurs qu'on oublie : tout un choc ! Il reste Papa et Maman pour en parler, le plus beau jour de leur vie ou juste le récit ordinaire de la race qui se perpétue ?

C'est écrit; il est né; c'est tout. Né comme un parchemin frêle dans la tourmente ! Feuille ébauchée, presque blanche, à peine froissée. Le plus dur reste à venir. La vie, les jours, les nuits. On a encore bien le temps pour casser le jouet. Tout cela c'est pour demain. Et d'ailleurs, désormais, tout sera toujours pour demain en quelque sorte.

Jusque-là c'est jouable, se dit-il et pose son crayon.

sans majuscule

Un recueil de poèmes qui s'est écrit de lui-même... bien sûr il y a du travail derrière mais l'inspiration, ça c'est fait tout seul ! Un rythme souvent déconstruit, des vers courts, des souvenirs ébauchés, des vérités maquillées et l'absurde du temps qui passe qui tique toque en arrière. Sans majuscule pour démocratiser le langage ni ponctuation pour respirer autrement !

Encore non publié

reste

reste
il y a le brouillard tous ces nuages
reste te dis-je même si le ciel est d'azur
les feuilles mortes pourrissent sous la neige
je n'ai plus de fleurs à t'offrir
où pourrais-tu
 aller
il n'y a que la terre entière
 autour de nous
déjà il y a le grand fleuve à traverser
aujourd'hui il doit être gelé
et praticable à pieds
le grand fleuve de la vie
mais demain
comment feras-tu chemin inverse
sans boussole
les bras nus
il te faut chaudement te vêtir
enfile cette écharpe
 de mille regrets
 de millepertuis
quand me reviendras-tu
la porte une fois franchie
n'as-tu pas peur de te perdre
les chemins ne mènent pas tous à rome
demain qui passera devant ma fenêtre
qui viendra puiser dans ma huche
qui vais-je siffler dans la rue
quel cortège quelle jeune fille
qui laissera fermés les rideaux
 de notre quiétude

quand la noirceur
s'emparera de mes pupilles
les étoiles le sais-tu
 ailleurs
ne sont pas les mêmes
pauvre ciel de lit
reste
même si les rois te bâtissent
des himalaya
même si les promoteurs
des cages dorées
même si les radoteurs
des poèmes émerveillés
là-bas les tramways jaunes
les trains chantent
toute la nuit
je le sais bien
les rues finissent
dans le sable
les rues finissent
quand on t'offre un lit
ton lit est ici
simple ruisseau de bois
reste avec moi
et fais comme tu sais si bien faire
découpe les lunes en quartiers
ne jette pas les épluchures
tu sais qu'elles sont bonne médecine
et parfument l'hiver
où que tu sois
peu importe avec qui
ton odeur reste ici
reste donc
muette et résignée
 reste
sage toute contre moi
ma solitude mon ennui

Table des matières

Leçon d'Histoire.....	3
L'abbaye des Sables.....	12
Ce que savent les Phoques.....	15
Les chutes d'eau	17
Samarkand, Lundi	18
Ode à la lune.....	21
il était une fois	23
Les jours passent sans plus d'émotion.....	25
Belle journée pour ça !	26
reste	28